



— Je vous assure que l'on a remué dans la caverne. (Page 48.)

qui était tombé, pour ainsi dire, du ciel au milieu de la mêlée, et que je n'avais pu qu'entrevoir, m'étant évanouie au moment même où il avait parlé.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, de haute taille, avec de grands yeux bleus dans lesquels on lisait une résolution et une fermeté singulières. Ses longs cheveux blonds, indice de la race slave, tombaient sur ses épaules comme ceux de l'archange Michel, encadrant des joues jeunes et fraîches; ses lèvres étaient relevées par un sourire dédaigneux, et laissaient voir une double rangée de perles; son regard était celui que croise l'aigle avec l'éclair. Il était vêtu d'une espèce de tunique en velours noir; un petit bonnet pareil à celui de Raphaël, orné d'une plume d'aigle, couvrait sa tête; il avait un pantalon collant et des bottes brodées. Sa taille était serrée par un ceinturon supportant un couteau de chasse: il portait en bandoulière une petite carabine à deux coups, dont un des bandits avait pu apprécier la justesse.

(La suite au prochain numéro.)

## LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— L'ENVIE —

PAR  
EUGÈNE SUE

(Suite.)

La chose parut si croyable au jardinier, qu'au moyen de quelques débris de plomb il fondit une demi-douzaine de balles qu'il remit à son jeune maître, celui-ci se rendit alors en hâte à la roche du Grand-Sire, située dans une des parties les plus désertes de la forêt.

En approchant de l'endroit du rendez-vous qu'il avait donné au jeune marquis, le cœur de Frédéric palpait d'une ardeur farouche,

certain que, couronné de l'outrage et de la provocation que renfermait le billet de son adversaire inconnu, Raoul de Pont-Brillant s'empresserait de venger cette insulte...

« — Il me tuera... ou je le tuerai, se disait Frédéric. S'il me tue, tant mieux!... A quoi bon traîner une existence à jamais empoisonnée par l'envie? Si je le tue...

Et, à cette réflexion, il frissonna; puis, ayant presque honte de cette faiblesse, il reprit :

— Eh bien! si je le tue... tant mieux encore, il ne jouira plus de ces biens qui font mon envie... Si je le tue... ajoutait ce malheureux enfant en cherchant à justifier à ses propres yeux cette sinistre résolution, son luxe n'insultera plus à ma pauvreté et à celle de tant d'autres encore plus à plaindre que moi.

Absorbé dans ces noires pensées, Frédéric arriva bientôt à la roche du Grand-Sire.

On appelait ainsi, depuis des siècles, en commémoration de l'un des sires de Pont-Brillant, un amoncellement de blocs granitiques situé non loin d'une des routes les moins fréquentées de la forêt.

Des châtaigniers et des sapins énormes s'élançaient au fond des crevasses des roches; c'était un lieu agreste et solitaire, plein d'une grandeur sauvage; le soleil, déjà élevé, projetait çà et là, sur ces masses de granit grisâtres et couvertes de mousse, ses rayons vermeils à travers les arbres dépouillés de feuilles; la journée s'annonçait splendide, aussi que cela arrive souvent vers la fin de l'automne.

Frédéric déposa son fusil dans une sorte de grotte naturelle, formée par une profonde excavation à demi voilée par un épais rideau de lierre, enraciné dans la fente d'un bloc supérieur. De cet endroit à une route dite du *Connétable*, il y avait quarante pas environ; le marquis, s'il venait, ne pouvait arriver que par ce chemin, bordé d'un taillis où Frédéric se posta; de cet endroit, il embrassait au

loin le chemin du regard, sans être aperçu.

Une heure, deux heures, trois heures se passèrent... Raoul de Pont-Brillant ne parut pas.

Dans sa fiévreuse impatience, ne pouvant, ne voulant pas croire que le marquis eût dédaigné son appel, Frédéric trouvait moyen de s'expliquer le retard de son adversaire: il ne devait avoir reçu sa lettre que dans la matinée; il avait eu sans doute quelques précautions à prendre pour sortir seul... peut-être préférerait-il attendre la fin de la journée.

Le temps s'écoulait parmi ces angoisses; une seule fois Frédéric songea à sa mère et à son désespoir, se disant que, dans une heure... peut-être, il n'existerait plus...

Cette réflexion ébranla seule pendant quelques instants la sombre détermination de l'adolescent; mais il se dit bientôt :

— Mieux vaut mourir... Ma mort coûtera moins de larmes à ma mère que ma vie... j'en juge par celles qu'elle a déjà versées...

Pendant qu'il attendait ainsi l'arrivée du marquis, une voiture, partie du château de Pont-Brillant vers les trois heures de l'après-midi, arrivait à un carrefour où aboutissait l'allée du Connétable, non loin de laquelle se trouvait, on l'a dit, la roche du Grand-Sire.

Cet équipage, espèce de petit wourst très-large et très-bas, attelé de deux magnifiques chevaux, s'arrêta au poteau du carrefour; deux grands valets de pied poudrés descendirent du siège de derrière où ils étaient assis, et l'un d'eux ouvrit la portière de la voiture, d'où la marquise douairière de Pont-Brillant descendit très-prestement, malgré ses quatre-vingt-huit ans; une autre femme, qui semblait non moins âgée que la douairière, mit aussi pied à terre.

L'autre valet de pied, prenant sous son bras un de ces pliants portatifs dont se servent dans leurs promenades les personnes valétudinaires ou âgées, se disposait à suivre les deux octogénaires; mais la marquise lui dit de sa voix claire et un peu chevrotante :